

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 4 SEPTEMBRE 1846.

No. 61

NOTICE SUR MONSIEUR CHARLES BAGGS.

VICAIRE APOSTOLIQUE DU DISTRICT OCCIDENTAL EN ANGLETERRE.

Ce fut avec un sentiment de vive affliction que nous apprîmes il y a déjà quelques mois, la mort prématurée de ce jeune et pieux évêque. Aux regrets que cette mort devait à tant de titres, causer à tout le monde, se joignait pour nous la douleur d'une longue amitié brisée, et la perte des communications précieuses dont *l'Ami de la Religion* lui était fréquemment redevable. Qu'il nous soit donc permis de consacrer quelques lignes à la mémoire de ce vertueux et savant évêque, qui semble n'avoir brillé quelques jours sur le siège de Bath, que pour montrer à l'Eglise catholique d'Angleterre tout ce qu'elle aurait pu se promettre de ses rares qualités, si Dieu n'avait voulu le couronner dès son entrée dans la carrière apostolique.

Charles Baggs naquit à Dublin au mois de mai 1806. Son père était protestant : mais quoique élevé lui-même dès sa première enfance dans le schisme et l'hérésie, Dieu lui fit la grâce insigne de lui montrer de bonne heure la vérité : à quinze ans, il abjura les erreurs protestantes, et il embrassa la foi catholique avec la joie et la ferveur d'une âme demeurée toujours pure. Du côté de sa mère, il tenait aux familles catholiques les plus considérables de l'Irlande. Il fit ses premières études au collège de Sedgley-Park, dans le district central d'Angleterre, et acheva son éducation au séminaire de Saint-Edmond, près de Londres. Sa précoce intelligence, sa rare piété, et les succès qui le distinguèrent, le firent choisir par le vicaire apostolique du district pour être envoyé au collège anglais de Rome.

Charles Baggs comprit toute l'étendue d'une si honorable faveur, et il sut bientôt mettre à profit les nombreux avantages que lui offrait la capitale du monde catholique, autant sous le rapport de la science que sous le rapport de la piété. Il s'appliqua avec une ardeur toute particulière aux études théologiques : il prit successivement tous ses grades, et en 1830 il subit avec le plus grand honneur les épreuves du doctorat. Le cardinal Zurlo avait Jaigné agréer la dédicace de sa thèse : l'éclatant succès du jeune candidat fut digne de cet illustre patronage. En même temps qu'il s'appliquait à acquérir la science, si nécessaire à un ministre de l'Evangile, il s'efforçait avec une ardeur plus vive encore de pratiquer toutes les vertus qui forment avec la science la plus belle couronne du sacerdoce. Or tels furent ses progrès dans les études sérieuses auxquelles il se livrait sans relâche, comme dans l'exercice de toutes les vertus sacerdotales, qu'il fut bientôt digne d'être nommé vice-recteur du collège anglais : l'honneur d'avoir été associé si jeune au célèbre Mgr. Wiseman dans la charge difficile de former l'esprit et le cœur de ces jeunes gens d'élite, est la marque la plus certaine de la haute estime dont il jouissait à Rome.

En 1837, le Pape Grégoire XVI lui donna de nouveaux témoignages publics de son auguste bienveillance. Sa Sainteté le nomma d'abord camérier d'honneur, et quelque temps après elle daigna l'admettre au nombre de ses camériers secrets. Lorsqu'en 1840, Mgr. Wiseman, recteur du collège anglais, fut nommé coadjuteur du vicaire apostolique du district du milieu, en Angleterre, le Saint-Père jugea que personne n'était plus digne que Mgr. Baggs de le remplacer dans ce poste si important. Et en effet, la manière dont il sut en remplir les difficiles fonctions, son zèle, ses soins assidus, la tendre affection que les élèves avaient pour lui, justifièrent pleinement le choix du souverain Pontife. Mgr. Baggs était en même temps le chargé d'affaires à Rome des vicaires apostoliques d'Angleterre : il leur envoyait de zélés missionnaires, il ne négligeait aucune de leurs nombreuses demandes, et il apportait une exactitude plus que religieuse dans l'expédition de toutes les affaires qui les intéressaient. Au milieu de ces diverses et si nombreuses occupations, son zèle religieux trouvait encore le temps de s'employer au bien spirituel de ses compatriotes. Nous l'avons souvent entendu prêcher à Rome, pendant l'Avent et le Carême, dans la petite église de Jésus et Marie. Les catholiques anglais n'étaient pas les seuls qui se pressaient pour recueillir sa parole pleine de science et d'onction : les protestants n'étaient pas moins empressés de se rendre à ses prédications ; il eut le bonheur d'en ramener chaque année un nombre considérable dans le sein de l'Eglise de Jésus-Christ. Ce n'était pas seulement par la prédication de la parole divine qu'il s'efforçait d'éclairer et de convertir ses frères égarés ; il composait encore, dans le même but, des écrits remarquables par un vaste savoir théologique. Ainsi, en 1836, il publia un discours fortement raisonné sur la primauté du souverain Pontife ; il écrivit, dans la même année, une lettre

adressée au R. Burges, chapelain anglican, et dans laquelle il défendait victorieusement plusieurs pratiques de l'Eglise catholique. Témoin des préjugés que les Anglais protestants portent à Rome, et affligé du peu de respect avec lequel ils y assistent en général aux saintes solennités de l'Eglise catholique, il publia, pour déraciner de leur esprit ces préventions funestes et pour leur inspirer en même temps une plus juste idée de nos cérémonies sacrées, deux opuscules intitulés, l'un : *Description de la chapelle Papale* ; et l'autre : *La Messe pontificale du jour de Pâques*. Plus tard, il compléta ces deux publications par un nouvel ouvrage ayant pour titre : *les Cérémonies de la Semaine Sainte*.

Les vertus éminentes et le profond savoir que, malgré sa modestie, toutes les circonstances que nous venons de rapporter avaient mis en lumière, et la connaissance personnelle que le Saint-Père avait eue de son rare mérite, par ses rapports directs avec Mgr. Baggs, le firent nommer vicaire apostolique du district occidental d'Angleterre, dont le siège venait de vaquer par la mort du vénérable Mgr. Baynes. Il fut sacré sous le titre d'évêque de Pella, au mois de janvier 1844, par le cardinal Fransoni, dans l'église de Saint-Grégoire-le-Grand, au mont Célius. Touchante et remarquable circonstance qui rappelait à tous que c'était de cette même église qu'était parti autrefois le premier apôtre d'Angleterre, saint Augustin, envoyé par un autre Grégoire pour porter aux Anglo-Saxons encore ensevelis dans l'ignorance et l'idolâtrie, la lumière de l'Evangile.

Au mois d'avril de la même année, il prit donc congé de l'auguste Pontife qui l'avait tant de fois comblé des marques de son estime et de son affection ; il dit adieu à ses jeunes élèves et à ses nombreux amis dont il se séparait avec tant de chagrin, et il quitta Rome pour se rendre dans son diocèse. A peine arrivé au milieu du troupeau qui venait de lui être confié, il commença ses visites pastorales, n'épargnant ni soins ni fatigue pour connaître les parties les plus écartées de son district. Il serait difficile de dire avec quelle sainte ardeur le zèle vicaire apostolique travaillait partout au bien des âmes confiées à sa sollicitude pastorale, et s'efforçait de ramener au bercail de Jésus-Christ les pauvres brebis errantes de son diocèse. Partout il faisait entendre sa voix apostolique à des assemblées composées de fidèles et de protestants. De nombreuses conversions furent les prémices bénies de son apostolat, et ces premiers fruits de son zèle et de sa charité faisaient déjà pressager combien serait abondante, par la suite, la moisson qu'il lui serait donné de récolter. L'excellent et brillant collège de Prior-Park, qui était le lieu habituel de sa résidence, était aussi l'objet particulier de ses plus tendres sollicitudes. Elèves et maîtres, tous le considéraient comme le parfait modèle de toutes les vertus chrétiennes. Ses manières affables et l'aimable douceur qui respirait dans sa physionomie le rendaient singulièrement cher à tous, lui gagnaient la confiance en même temps que l'affection de tous les cœurs, qui s'ouvraient comme par un attrait divin au charme de ses conseils et à l'imitation de toutes les vertus qu'on admirait en lui.

C'est ainsi qu'après dix-huit mois de travaux et de soins assidus, Mgr. Baggs avait réussi à mettre dans l'état le plus florissant le district occidental qui lui avait été confié. Il se préparait à faire un voyage à Rome pour y traiter personnellement de quelques affaires importantes de son diocèse, et surtout pour y retremper son âme aux sources vives du zèle et de la piété. Mais le Seigneur en avait autrement disposé : une attaque de paralysie dont il avait ressenti peu de temps auparavant une légère atteinte, mit tout à coup sa vie dans un péril extrême. Tous les remèdes devenant inutiles, il tourna toutes ses pensées vers le ciel, et muni des secours de la religion, il rendit paisiblement son âme à Dieu le 16 octobre de l'année 1845. Ses restes mortels furent transportés à la nouvelle église de Prior-Park, où plusieurs évêques ses collègues, de nombreux ecclésiastiques et un immense concours de fidèles, lui firent de solennelles funérailles. La douleur que fit éprouver sa mort fut universelle en Angleterre, non-seulement parmi les catholiques, mais encore parmi les protestants de son district, qui avaient apprécié la pureté de son zèle et le dévouement tout apostolique de son âme. Les regrets ne furent pas moins vifs à Rome, où il avait laissé de nombreux amis, et un plus grand nombre d'admirateurs de ses vertus. Et comment, en effet, aurait-elle pu ne pas être cruelle et amère pour tous, cette perte d'un évêque élevé si heureusement dès son enfance pour la vie sacerdotale, formé de bonne heure dans la capitale même du Catholicisme aux études sacrées, profondément versé dans la science de la théologie, renommé par ses connaissances liturgiques et archéologiques, doué d'un rare talent dans les contro-

verses religieuses; du caractère le plus doux et le plus attrayant d'une prudence et d'une sagesse remarquables dans les affaires, d'un dévouement à toute épreuve pour le Saint-Siège, et d'un zèle admirable pour la conversion de ses frères? surtout si l'on ajoute que ce pieux et savant évêque dans toute la force de l'âge, a été enlevé par la mort au moment où il commençait à briller d'un éclat si pur sur le chandelier de l'Eglise; au moment où ses premiers travaux donnaient pour l'avenir de si grandes espérances, et dans un tems où l'Angleterre à un plus grand besoin de pareils apôtres. Mais le Seigneur a voulu l'appeler à lui, sans doute, comme nous en avons la ferme confiance, parce qu'il l'a trouvé mûr pour le ciel. Pasteur plein de zèle tant qu'il fut à la tête de son troupeau, il ne cessera pas de prier dans le ciel pour cette Eglise d'Angleterre, en faveur de laquelle tant de prières se font de toutes parts. C'est déjà, pour le diocèse qui l'a perdu, un grand sujet de consolation de voir à sa place un digne enfant de Saint-Benoît, Mgr. Uhartorne, qui vient de lui être donné pour pasteur.

Ami de la Religion.....

BIOGRAPHIE AMERICAINE.

MÉTANCO SURNOMMÉ LE ROI PHILIPPE.

Seize années après la fondation de Plymouth, la Nouvelle Angleterre contenait cent vingt villes, et autant de milliers d'habitans. Les forêts disparaissaient peu à peu devant des laboureurs aventureux et hardis, et les naturels trouvaient leur gibier dispersé, et leurs retraites envahies. C'était la conséquence naturelle des cessions de terres que l'on faisait sans cesse aux émigrés. Lorsque les Indiens s'aperçurent qu'on voulait leur arracher le sol de leurs ancêtres, l'amour de la patrie et de l'indépendance, la passion, la plus forte qui puisse animer l'homme civilisé ou le sauvage, fut éveillée. Il leur manquait seulement un chef, qui concentrât et dirigeât leurs efforts. Philippe, de Pokanoket, Sachem d'une tribu habitant entre les frontières de Plymouth et Rhode-Island, accepta ce poste éminent, mais dangereux. Son père avait été l'ami des Anglais, autant qu'il fût leur ennemi implacable; et cette haine nationale, qu'il eut pour eux dans les premiers tems, ne fut changée en une haine vengeresse, que par leur conduite envers son frère aîné. Ce frère étant suspecté de tramer contre eux, fut saisi par un parti de soldats, et emprisonné. L'affront de se voir ainsi injustement arraché à ses compatriotes, l'affecta tellement, qu'il contracta une fièvre, dont il mourut. Philippe hérita de l'autorité et du noble courage de son frère. Il mit en œuvre tous les artifices de l'intrigue, et toutes les forces de la persuasion, pour engager les Indiens de la Nouvelle Angleterre à unir leurs efforts pour l'entière destruction des Européens. Il réussit à former une confédération, en état de mettre en campagne de 3 à 4,000 guerriers. Les Anglais informés de ses projets, firent de leur côté des préparatifs de défense. Ils espéraient cependant que l'orage qui les menaçait passerait comme tant d'autres, et que la paix serait préservée. Mais les prétentions de Philippe, et son parti augmentaient tous les jours. Dans le mois de juin 1675, il pénétra dans la ville de Swansey, détruisant les bestiaux, brûlant les maisons, et massacrant une partie des habitans. Les troupes de la colonie marchèrent dans toutes les directions au secours de Swansey, et furent bientôt jointes par un détachement de celles du Massachusetts. Les Indiens prirent la fuite, brûlant sur leur route les maisons, et fixant au haut de perches les mains, les cheveux et les têtes de ceux qu'ils avaient tués. Les troupes n'ayant pu les atteindre, retournèrent à la ville. Tout le pays fut en alarme, et l'armée mise sur un pied formidable de défense. Par cette augmentation de force, Philippe fut induit à quitter son quartier général, à Mount-Hope: il alla camper près d'un marais, à Pocasset, maintenant Tiverton. Les Anglais ayant rassemblé leurs forces, vinrent lui livrer bataille, et furent vaincus avec perte de seize hommes tués et d'une centaine de blessés. Cette bataille, du reste peu sanglante, fut décisive au-delà de ce que Philippe aurait pu, peut-être, espérer; car malgré la coopération du New-Hampshire et de plusieurs autres provinces, les affaires de la Nouvelle Angleterre furent bientôt dans le plus mauvais état.—Dans ce tems là, la plupart des villes étaient entourées de forêts, et les Indiens vivaient avec les blancs. Les premiers connaissaient les habitations, les chemins et les lieux de refuge des derniers; ils épiaient leurs mouvemens, et tombaient sur eux au moment où ils s'y attendaient le moins. Les uns tombaient le matin, en ouvrant leurs portes, les autres, en travaillant dans les champs, en visitant leurs voisins, ou en se rendant aux églises. En tout tems, en tout lieu, et dans tout emploi, la vie des blancs était en péril, et pas un n'était assuré de n'être pas tué le jour, dans son grenier, au bois, ou sur la route. Lorsque l'ennemi s'assemblait en force, on envoyait des détachemens à sa rencontre; s'ils étaient moins nombreux, ils se retraient, quelquefois avec de grandes pertes; s'ils étaient plus nombreux, ils l'attaquaient et ne le battaient pas toujours. Des villages étaient soudainement investis, les maisons brûlées, et les hommes, les femmes et les enfans tués, ou traînés en captivité. Les colonies perdant, de jour en jour, leurs défenseurs, des familles et des villages entiers virent diminuer sensiblement leur population, et allèrent même jusqu'à craindre son extinction totale. Un grand effort pouvait seul les sauver: elles le firent; des commissaires se rencontrèrent, et il fut résolu qu'un corps considérable attaquerait la principale position de l'ennemi, tandis que d'autres détachemens se dirigeraient vers d'autres postes. Josiah Winslow gouverneur de Plymouth fut nommé général en chef, et une fête solennelle fut proclamée pour toute la Nouvelle Angleterre, pour invoquer le secours divin. Le 13 décembre, les

différens corps de troupes firent leur jonction en un lieu situé sur le territoire des Narragansets à quinze milles du camp de Philippe. Quoique le tems fut très froid, les soldats furent obligés de passer la nuit à découvert. Au point du jour, ils commencèrent leur marche à travers de grands amas de neige, et, à une heure, ils arrivèrent vis-à-vis de l'ennemi. Philippe avait établi son camp au milieu d'un marais, sur un terrain un peu élevé, et l'avait entouré d'un rang de palissades; soutenu, en dehors, par un fort retranchement de broussailles. La fut livrée la bataille la plus désespérée, dont les premières annales de la Nouvelle Angleterre fassent mention. On se battit durant trois heures, et les Anglais remportèrent une victoire complète et décisive. Philippe s'y surpassa, et ne céda le champ de bataille, qu'après avoir vu tomber mille de ses guerriers, morts sur la place, et six cents hommes, femmes, et enfans, au pouvoir des vainqueurs. Tranquille au milieu du désordre, il ramassa les débris de son armée, et opéra sa retraite à travers les Anglais, qui, effrayés de son audace, et de leurs propres pertes n'osèrent le poursuivre. Six capitaines faisant l'office d'officiers généraux, et quatre-vingts soldats restèrent sur la place; cent soixante officiers et soldats furent blessés plus ou moins dangereusement. Les Indiens confédérés ne se relevèrent plus de ce désastre, mais ils demeurèrent encore assez forts pour harasser les établissemens par des courses continuelles. Les Anglais envoyèrent des détachemens sur tous les points de leur territoire, et presque tous furent victorieux. Le capitaine Church de Plymouth, et le capitaine Dennison de Connecticut, remportèrent surtout un grand nombre de victoires. Au milieu de ces revers, Philippe demeura ferme et inébranlable. Ses guerriers périssaient; ses officiers, sa femme et sa famille étaient morts ou captifs. A la nouvelle de ces infortunes successives, il versa des larmes avec amertume; car il possédait les plus nobles des assertions et des vertus humaines; mais il ne voulut entendre à aucune proposition de paix, et tua même de sa main un guerrier qui parlait de se soumettre. Il remporta encore, de tems à autres, des avantages assez considérables, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir été poussé de marais en marais, il fut assassiné par le frère de celui qu'il avait tué. Après sa mort, le reste de ses partisans se soumit aux Anglais, ou joignit des tribus éloignées.....

Comme un autre Mithridate, ce sauvage extraordinaire combattit avec acharnement, jusqu'à sa fin, les ennemis auxquels il avait juré une haine éternelle, et périt pareillement, de la main d'un traître.....

L'illustre Racine déployant, sur la scène tragique, l'âme du monarque de l'Asie, lui prête ce langage:

Mais au moins quelque joie en mourant me console;
J'expire environné d'ennemis que j'immole;
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains;
Et mes derniers regards ont vu fuir des Romains.

Et il lui fait dire un peu plus loin:

Tant de Romains sans vie, en cent lieux dispersés,
Suffisent à ma cendre, et l'honorent assez.

Ce langage conviendrait aussi bien à Philippe, à la fin de la guerre de 1675 et 1676. A sa mort, la paix reparut, plus désirée que jamais, parce que la lutte avait été plus accablante. Le territoire de Plymouth avait vu réduire en cendres la ville de Swansey, et pas moins de dix forts du Massachusetts avaient disparu. Les établissemens sur les rivières Custer et Picataqua, dans le New-Hampshire, avaient été attaqués et ravagés. Les autres colonies souffrirent en proportion, et celle qui perdit le moins fut la province de Connecticut; encore perdit-elle un grand nombre d'officiers et de soldats à l'attaque de Narraganset. Plus de mille maisons avaient été brûlées, et des marchandises et des bestiaux pour une valeur immense, avaient été pillés ou détruits. Une grande partie de la population avait péri, et on fut obligé de contracter une dette immense, qui devint un fardeau plus insupportable, à mesure que les ressources diminuèrent; en un mot, de tout les Indiens fameux, Philippe fut celui qui fit plus de mal aux blancs. On peut consulter sur ce grand chef, les deux ouvrages suivans.....

The history of Philip's War, commonly called the great Indian wars of 1675 and 1676. Also of the French and Indian wars at the Eastward, in 1659, 1660, 1692, 1696, and 1704; with numerous notes: Boston, 1829. 8vo..... By Thomas Church.

The Old Indian Chronicle; being a collection of exceeding rare Tracts, written and published in the time of King Philip's War, by persons residing in the country; to which are now added marginal notes and chronicles of the Indians, from the discovery of America up to the present time: Boston, Antiquarian Institute, 1835, 12mo., figures. By S. G. Drake. D.

CORRESPONDANCE

M. L'ÉDITEUR,

Les examens des élèves de l'École Modèle du village de St.-Roch tenue par M. Lewis ont eu lieu mardi la nuit. Les élèves de l'école tenue par Mademoiselle Lewis en la même paroisse subirent aussi leurs examens ce jour-là. L'attente du public qu'avait fait concevoir le mérite si connu de M. et Mademoiselle Lewis ne fut point trompée. Les élèves de l'une et de l'autre école répondirent avec la même facilité aux questions qui leur furent adressées sur les matières qu'on leur avait fait apprendre pendant cette année, telles que lecture française, arithmétique, analyse, lecture anglaise gram-

maire anglaise et le reste. Ils furent aussi interrogés avec le même succès sur l'accord du participe passé. Toutes ces matières furent entremêlées de petits drames qui amusèrent beaucoup les spectateurs par la manière toute à la fois surprenante et agréable dont ils furent joués. Enfin la journée se termina par la distribution des couronnes et des prix faite par M. le curé et MM. les Commissaires.

Communiqué.

Madame du Desfont, qui florissait sous le règne de Louis XV, disait avec moins de grâce que de belle intention des sophistes de ce siècle qu'elle avait mis à sa porte :

On appelle aujourd'hui l'excessive licence
Liberté ;
On prétend établir à force d'insolence
L'Égalité ;
Sans concourir au bien, prôner la bienfaisance,
Se nomme Humanité.

BULLETIN

RELIGIEUX ET SCIENTIFIQUE.

Un mot à l'éditeur du *Witness*.—Mort du Supérieur des Missions Étrangères à Dublin, et de Mgr. Baggs.—Conversions.—Chapitre de St. Vincent de Paul à Londres.—Le nouvel évêque de Boston.—Une séance de l'Académie des sciences de Paris.

Réponse sera faite au correspondant de l'*Aurore* par celui des *Mélanges Religieux*. Nous prévenons le public qu'il n'y a véritablement de nous, en fait de polémique, que les articles qui sont insérés dans le Bulletin. Nous n'avons fait, depuis quelque temps aucune remarque sur les écrits des deux correspondans, parce que nous n'osions pas toucher aux prérogatives du théologien ou du jurisconsulte ; mais nous les suivons avec le plus grand intérêt.

—Nous ne sachons pas que le nom du *Witness* se soit rencontré depuis longtems dans nos colonnes ; mais puisque son éditeur nous a fait la politesse de redire notre nom à ses abonnés, il est de convenance que nous répondions à sa gentillesse. Nous n'entreprendrons pas de commenter son article, qui est assez louche, mais nous dirons seulement un mot d'après l'idée qui nous en reste. Nous pensons que l'éditeur du *Witness* n'est pas un ami bien chaud des Jésuites, et même nous ne doutons presque pas qu'il ne pense là-dessus à la Voltaire et à la Choiseul. Ce Caméléon politique combattit bien il est vrai ce bel Ordre ; mais pensez vous, M. l'éditeur, que lord Chatham eût fait autant de francs, s'il eût eu plus à démêler avec cette Compagnie ? Nulle part, aujourd'hui, les Jésuites ne sont plus à l'aise qu'en Angleterre, et certes ! cela démontre quels sont de nos jours les nobles principes qui distinguent le gouvernement anglais. Auriez vous par hasard, M. l'éditeur, l'intention de prouver que les anglo-canadiens n'ont pas la même franchise et la même générosité que les Bretons ?..... votre tâche ne serait-elle pas trop difficile ?

—Il a plu à la divine Providence d'attirer à elle M. Haud fondateur de la société des Missions-Étrangères en Irlande. Dans les longues courses qu'il entreprenait à la campagne, mendiant de porte en porte, pour le soutien de son œuvre, par les pluies et les neiges de l'hiver, il fut atteint d'une maladie de poitrine, à laquelle il succomba la veille de l'Ascension, âgé de trente-huit ans, la onzième année de son sacerdoce. Sa mort a été telle qu'on pouvait l'attendre d'une vie passée dans le recueillement, au milieu des travaux d'un ministère laborieux. Les médecins cachèrent jusqu'aux derniers jours le danger de son état. Dieu voulut sans doute lui épargner les inquiétudes qu'il aurait naturellement conçues touchant son œuvre chérie. Mais lorsqu'il sentit que la mort s'approchait, il était dans la joie, et dit avec une grande dilatation de cœur : " Je me réjouis d'aller voir mon Dieu : j'ai une confiance bien fondée en sa miséricorde. " Il donna des avis sur plusieurs points de la règle ; et après avoir donné sa bénédiction à chacun en particulier, il commença à exhorter les membres de sa société avec une ferveur et une force étonnantes, et ne cessa qu'au moment où sa voix s'éteignit pour toujours. Tous les séminaristes récitaient au pied de son lit les prières des agonisants ; et un des assistans lui appliquait ces paroles qu'il a vérifiées par sa conduite : *Zelum Dei in se habuit, et Deum qui fecit omnia fideliter adoravit*. Sa communauté a élu supérieur M. David Moriarty, qu'il avait désigné pour lui succéder.

Ce précieux établissement dont l'Irlande a été récemment dotée par le

zèle de M. Haud, a pour objet de former des prêtres pour les Missions-Étrangères.

—Le lecteur aura remarqué la notice biographique qui ouvre notre feuille. L'Angleterre a perdu un de ses plus éminens évêque dans la personne de Mgr. Baggs vicaire apostolique du district de Bath. Sa Grandeur après avoir brillé par ses vertus et ses connaissances dans la capitale du monde chrétien, alla éouffier sa patrie à laquelle il fut enlevé trop tôt.

—Le ciel continue à bénir ce pays, et les organes de la Religion nous annoncent encore des conversions bien importantes. Le capitaine Fullerton et sa famille ont suivi l'exemple de lady Georgiana, et l'abjuration récente du rév. George Wenham, du collège de Madeleine, à Oxford, fait beaucoup de bruit. Il y a un an que le docteur Chapman, premier évêque anglican de Colombo, l'avait emmené dans son diocèse pour surveiller lui-même son éducation cléricale, et le préparer à l'épiscopat.

Le rév. M. Maddocks a été assez fortuné pour recevoir dans le sein de l'Eglise Romaine, M. Crowther. Ce Monsieur a fait abjuration dans l'église de St. Oswald. Une lettre de Rome nous permet d'annoncer que Miss Agnew, nièce de sir A. Agnew et sœur de la célèbre Religieuse de la Visitation, auteur de "*Geraldine*," vient d'abjurer entre les mains de Son Eminence le cardinal Acton.

Les journaux des Etats-Unis parlent aussi de la conversion de M. Hoyt, recteur de St. Albans, et de sa famille ; nous la connaissons ; mais nous ignorions qu'il fût fils du général Hoyt du New-Hampshire.

—Le 20 juillet a eu lieu à Londres le chapitre de la Fraternité de St. Vincent de Paul, présidé par le très rév. docteur Morris, évêque de Troy. Les prières d'usage furent lues par le rév. docteur Maguire, supérieur. Un membre lut le cinquante-huitième chapitre des prophéties d'Isaïe, et l'assemblée commença ses procédés. Le président après avoir rappelé les privilèges dernièrement accordés à la branche d'Angleterre par le Souverain-Pontife défunt, rendit compte des communications du chapitre tenu à Paris. Parlant ensuite sur la vocation admirable de l'Institut, il s'exprime ainsi : " Notre société est une dans son organisation, une dans ses œuvres, une dans sa fin. En ce qui regarde la foi, elle participe à l'unité catholique. Cette unité constitue sa force : sa sauvegarde est l'union des cœurs. Depuis dix-huit cents ans les catholiques possèdent cette unité ; elle a fait et fait encore leur gloire et leur bonheur durables ; car aussi longtems ils ont eu le moyen de perpétuer cette union dans la participation au corps et au sang de Notre Seigneur Jésus-Christ au Sacrement auguste de nos autels. Lorsque nous quittons le tribunal sacré de la pénitence, nous emportons encore hélas ! notre faiblesse invincible et nos défauts ; mais au retour de la table sainte, peut il bien se faire qu'unis à notre Sauveur nous ne soyons pas, au moins pour un moment, humbles de son humilité, doux de sa douceur, aimans de son amour. Eh bien ! avec cette provision de vertu puisée dans le cœur même de Jésus-Christ, et que nous conservons au moins quelque tems, nous pouvons être en paix avec nous mêmes, dans une douce union avec nos frères, et pleins d'amour pour le pauvre. Si donc nous recourons souvent à ce moyen, les divines leçons que nous en recueillerons porteront leurs fruits, qui seront une charité sans bornes, l'union parfaite des cœurs, l'amour efficace et constant de la brebis qui souffre. "

—Mgr. Fitzpatrick, devenu évêque de Boston par la mort de Mgr. Fenwick, a adressé aux autorités et aux citoyens de cette ville, une note dans laquelle il leur témoigne sa reconnaissance, ainsi que celle de son troupeau, pour la conduite noble et généreuse qu'ils ont déployée durant le tems de la maladie de l'illustre prélat qui fut tant aimé, et pour le bel ordre qui a été observé dans la cérémonie des obsèques. Mgr. Fitzpatrick est un des élèves les plus distingués du collège de Montréal, et le Canada, qui ne l'a pas vu naître, réclame au moins l'honneur d'avoir formé ce prélat si jeune mais déjà si illustre.

—Nous avons rendu dans notre dernier Bulletin un compte très curieux d'une séance de l'Institut Archéologique d'York : aujourd'hui ce sera l'Académie des Sciences de Paris qui attirera notre attention. Fondée par le grand Colbert, l'Académie des Sciences, si on excepte l'époque où elle fut réunie aux autres classes de l'Institut de France, n'a jamais joui d'une réputation aussi grande que quelques autres sociétés de l'Europe ; mais elle ne laisse pas cependant que d'être fort respectable.

Dans une de ses dernières séances, M. Pelouze présenta un second mé-

moire qui fait suite à un premier qu'il avait déjà donné sur la nouvelle méthode de dosage en cuivre. Dans le présent mémoire il donne un moyen pour doser le zinc en quantités extrêmement petites dans ses alliages avec le premier de ces deux métaux.

M. Morin fit un rapport sur la nouvelle turbine de MM. Kœchlin qui rend 72 pour cent de la force motrice.

MM. Marcel de Serres et Figuié présentèrent un mémoire sur la pétrification des coquilles dans la Méditerranée. Ces géologues, à la suite de beaucoup d'autres, pensent que les phénomènes qui se déploient à nos yeux dans les couches fossilifères du globe, sont dus à des actions, qui continuent de s'exercer encore aujourd'hui. La pétrification des débris organisés dans ces couches était un fait que l'on signalait surtout comme opposé fondamentalement à cette identité d'action, et c'est à celui là surtout que M. Marcel de Serres pense avoir trouvé une réponse satisfaisante. Il établit que, pour que le phénomène de la pétrification se réalise, il faut que les débris organiques se trouvent placés dans de grandes masses d'eau, et que ces eaux tiennent en dissolution des composés calcaires ou siliceux. D'ailleurs, il établit par analyse chimique l'identité de composition des coquilles pétrifiées dans les vieux âges antédiluviens avec celles qui se pétrifient encore dans notre siècle.

Sans parler de deux inventions prétendues, qui nous paraissent trop peu sérieuses, nous passons à M. Arago, qui communique à l'Académie, d'après une lettre de M. Morse, quelques détails sur la rapidité avec laquelle se transmettent les signaux que cet ingénieur a imaginés pour son télégraphe électrique. Pendant que le Président Polk prononçait à Washington le discours qui annonce la déclaration de guerre au Mexique, les imprimeurs de Baltimore composaient ce discours, qui leur était transmis par le télégraphe électrique établi entre ces deux villes sur une longueur si étendue; et le Président avait à peine terminé sa harangue qu'on la lisait dans toutes les feuilles de Baltimore. Des mauvaises langues ont prétendu même que le télégraphe fonctionnait si bien que le discours de M. Polk était imprimé à Baltimore avant qu'il eût été prononcé à Washington; mais c'est une satire. "Au reste, dit un académicien, c'est en Amérique que cela se passe; nos télégraphes, à nous, ne paraissent pas encore civilisés à ce point." Nous ne savons si ce n'est pas M. Gouon, qui a inventé un mode de télégraphes aériens qu'il préfère à tous les télégraphes électriques du monde!

L'Université de Harvard aux Etats-Unis vient de conférer les degrés honoraires de docteur en loi à l'honorable Black de Québec, juge de la cour de vice-amirauté en cette province.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

Nous avons dit que Mgr. Gillis, coadjuteur d'Edimbourg, s'était arrêté à Metz à son retour du jubilé de Liège. Plusieurs personnes qui ont eu l'honneur de voir le prélat, ont recueilli de sa bouche les détails les plus intéressants et les plus consolans sur la réaction qui s'opère en faveur du catholicisme dans toutes les parties de l'Angleterre. M. l'évêque-coadjuteur d'Edimbourg qui, il y a cinq ou six ans, commença ses prédications dans une petite chapelle devant 10 personnes tout au plus, compte maintenant plus de 1,500 auditeurs, dont la ferveur et le recueillement édifient au dernier point. Tandis que dans les provinces anglaises les conversions s'opèrent par l'étude et la logique, en Ecosse les presbytériens reviennent à la vraie foi par le besoin d'un culte dont la réforme les a privés. Mgr. Gillis fait construire en ce moment une vaste église.

Ami de la Religion.

Une lettre d'Alger nous apprend que Mgr. Pavy, après avoir reçu l'hommage des trappistes de Staouéli, a remis au P. Régis, leur supérieur, un bref par lequel Grégoire XVI, presque à son lit de mort, a érigé leur monastère en abbaye.

Il existait près de la basilique de Sainte-Marie in Translèbre une maison de refuge ouverte aux femmes qui, après avoir expié leurs égaremens à la prison de Saint-Michel, annonçaient un repentir sincère. Les ressources de l'établissement ayant diminué, l'archiconfrérie du Gonfalon, dont les revenus, primitivement destinés au rachat des captifs, se trouvaient sans objet, en reporta une partie sur cette maison, à la demande de Grégoire XVI, et les sœurs de Saint-Vincent de Paul furent invitées à prendre la direction de ce refuge, restauré aux frais du Trésor public. Elles ont été mises en possession, le 1er juillet, par S. E. le cardinal Altieri.

M. l'abbé Moussé, prêtre négro africain dont nous avons plusieurs fois parlé à nos lecteurs, est revenu hier du Sénégal, où il est resté cinq ans et demi. Il se propose de faire connaître, dans quelques jours, les résultats de sa mission.

—On écrit de Grenoble :

« Samedi a eu lieu, dans un des salons de l'évêché, l'assemblée générale

et annuelle de la société de Saint-Vincent-de-Paul. Mgr. l'évêque de Grenoble et Mgr. l'évêque de Viviers y assistaient, ainsi que le R. P. Lacordaire, M. le président de Noailles, M. le maire de Grenoble et un grand nombre d'ecclésiastiques, de fonctionnaires publics, de notabilités de toutes sortes et de jeunes gens. M. Dalbuisière a rendu compte, dans un rapport remarquable, des progrès de cette institution charitable. L'honorable rapporteur a nié avec beaucoup de force les intentions politiques que quelques personnes avaient prêtées à la Société, et il a établi qu'elle n'avait jamais eu d'autre but que de secourir dans leur détresse des familles malheureuses. Le rapport a été suivi d'un admirable discours du P. Lacordaire sur la destinée du pauvre. L'illustre prédicateur a développé avec une haute éloquence cette pensée qu'un riche ne mérite le titre de chrétien que lorsqu'il se charge de pourvoir chaque jour à l'existence et aux besoins d'un pauvre.

« Dimanche matin, jour de saint Vincent de Paul, le révérend Père a dit la messe aux Pénitens et prononcé un nouveau sermon sur l'aumône, qui a été suivi d'une quête abondante au profit des indigens. Nous ne dirons pas que le R. P. Lacordaire est plus éloquent qu'il ne l'était il y a deux ans, parce que cela paraîtrait impossible et qu'on refuserait de nous croire; nous dirons qu'il est peut-être plus touchant, plus persuasif. »

Univers.

—Le vendredi 24 juillet, Mgr. l'évêque de Cordoue, patriarche élu des Indes, a conféré les sacrements de baptême et de confirmation à un jeune Égyptien de 11 ans et à une jeune fille juive de 17 ans, née à Limoges. La reine-Isabelle a été leur marraine. Mgr. de Cordoue, assisté de la chapelle royale, a célébré la messe pontificalement et donné la communion aux nouveaux baptisés.

Univers.

—On écrit du diocèse de Digne :

« A la suite d'un grave accident de voiture éprouvé dans une de ses tournées, Mgr. l'évêque de Digne vient de faire une maladie qui l'a conduit aux portes du tombeau. Il a été solennellement administré dès les premiers jours, et il serait difficile de dire l'affliction, les regrets, l'attachement que sa ville épiscopale et tout son diocèse ont fait éclater dans cette douloureuse circonstance. C'était un deuil universel.

« Dieu s'est enfin laissé fléchir par les prières ardentes qui lui ont été adressées de toutes parts pour sa conservation. Aujourd'hui, non-seulement tout danger a disparu, mais on est assuré d'une guérison prochaine et complète. Déjà Mgr. Sibour, notre digne et cher pontife, a pu partir pour aller au Pont Saint-Esprit, achever sa convalescence au sein de sa famille. Le voyage ne l'a nullement fatigué, et les nouvelles qu'on reçoit annoncent un rétablissement merveilleux. Sa tête, qui paraissait principalement atteinte; est tout-à-fait revenue à son état normal. Les forces reviennent aussi avec rapidité, et si, comme il faut l'espérer, cela continue, le diocèse de Digne reverra bientôt le pontife et le père qu'il chérit à tant de titres. »

Univers.

ANGLETERRE.

—Tout près de Londres, à Salt-Hill, qui touche à la station de Slough, a eu lieu, le 14 juin, une des plus imposantes solennités de la religion catholique. On célébra la fête du *Corpus-Christi*. Le saint Sacrement a été porté processionnellement dans les jardins de l'académie catholique, dirigée par M. Butt, où s'élevait un très-joli reposoir. La bénédiction y a été donnée par M. l'abbé de Fonvielle, au zèle duquel les catholiques du lieu ont dû cette consolation. Les voyageurs courant au Great-Western-railway ont pu entendre avec étonnement le chant religieux des psaumes et des hymnes, et peut-être apercevoir la bannière qui flottait en tête du pieux cortège; et le diocèse porté avec recueillement par les élèves les plus âgés. Cette cérémonie, dont on était redevable à la sollicitude du missionnaire français, n'avait rien de analagique dans ces contrées depuis le règne de Henri VIII. Aussi a-t-elle vivement ému tous ceux qui en ont été les témoins.

Ami de la Religion.

—Malgré la protestation de l'évêque d'Exeter, auquel se ralliait une grande partie du clergé anglican, la consécration a été donnée dimanche dernier au révérend Samuel Gobat, comme évêque des églises unies d'Angleterre et de Prusse à Jérusalem. L'archevêque de Cantorbéry était assisté des évêques de Londres, de Lichtfield et de Calcutta. Cette adoption d'un enfant de Luther et de Zwingli, présenté par un prince souverain voué au triomphe du piétisme, paraît apporter un dissolvant de plus dans l'église anglicane, et les puséyistes effrayés se sentent entraînés de plus en plus vers l'unité romaine. Le docteur Pusey a cru devoir adresser à tout l'épiscopat anglican une protestation énergique contre cette consécration.

Ami de la Religion.

ESPAGNE.

—La *Esperanza* donne la triste nouvelle de la mort de tous les membres de l'expédition religieuse que le gouvernement espagnol avait envoyée aux îles de Fernando-Po et d'Annobou. Don Gerónimo Usera, chef de la mission, est le seul qui soit revenu en Espagne, où il est arrivé il y a quelques jours. Les autres missionnaires ont succombé à la rigueur du climat, à la mauvaise qualité des alimens, forcés qu'ils étaient, par l'absence de toute autre ressource, de vivre, comme les sauvages, de fruits et de racines des forêts, et sous l'influence de l'intempérie de l'atmosphère. Don Usera a été obligé, pour revenir dans sa patrie, de mendier une place à bord d'un bâtiment anglais.

Univers.

ALLEMAGNE.

—Parmi les personnes qui, en Allemagne, se sont récemment converties à la foi catholique, l'on remarque principalement deux candidats de théologie protestante, dont la *Sion* croit devoir encore faire mention en ne donnant que leurs initiales P. et K. Tous deux aspirent à entrer dans les ordres

lacérés, et méritent d'y être admis tant par l'instruction que déjà ils ont acquise, que par le zèle qu'ils manifestent. Un troisième, le docteur Rull, fils d'un pasteur de Leipzig, avait été d'abord entraîné par le torrent du radicalisme; mais découvrant bientôt ses tendances finales, il abandonna cette voie de perdition et vint se réfugier dans les bras de la Mère-Eglise. Il eut à soutenir deux années de combats, pour son bonheur, il sortit victorieux. Abandonnant sans regrets la perspective d'une situation lucrative qui lui était assurée, il se voua à l'étude de la théologie orthodoxe, et maintenant il aspire au sacerdoce catholique. Suivant la même feuille, beaucoup de conversions du même genre s'accomplissent silencieusement en Prusse, et ne seront révélées que dans un avenir plus ou moins prochain.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

Accidens.—Jeudi dernier un accident douloureux répandit le deuil au Lycée de cette ville. Durant la vacance on avait creusé un puits dans la cave, et jeudi dernier plusieurs hommes travaillaient pour lui mettre un entourage; à l'heure du dîner, ils le couvrirent de planches, et recommandèrent aux enfants de ne point jouer près du puits. Mais durant la récréation plusieurs d'entre eux passèrent sur les planches et les dérangèrent, et par malheur un enfant de M. Jenkins de la rue St. Paul qui passait en courant tomba au fond et se noya. Tous les efforts pour le sauver furent inutiles; on fut vingt minutes avant de le retirer du puits.

—L'épouse de M. Weld de Benton, New-Hampshire est morte le 16 du mois sous des circonstances singulières. Elle avait aidé son mari à souler une charge de foin, et en voulant descendre de la charrette avec une fourche de fer dans les mains, le manche de la fourche s'arrêta à terre et un des fourchons lui entra dans la bouche et lui sortit par le crâne. Elle vécut environ dix minutes après cet accident.

—Un homme du nom de David Hutton, s'est noyé la semaine dernière dans le port de King-ton. Il canotait dans le port au moment où le steamer *Rocheater* allait partir, et il n'eut pas le tems de s'éloigner avant que la roue du vapeur l'eût fait disparaître sous les eaux.

IRLANDE.

—M. O'Connell a développé, dans un discours prononcé lundi dernier au meeting hebdomadaire de l'association du rappel, le programme qu'il a naguère adressé à l'Irlande. Ce discours a de l'importance en ce qu'il fait connaître la politique qu'O'Connell va suivre pour obtenir du ministère whig le rescèlement des griefs irlandais. L'agitateur proteste de nouveau de son attachement à la cause du rappel, qu'il ne désertera que lorsque sa patrie n'aura plus un seul sujet de plainte. C'est là ce qu'O'Connell a répété bien souvent sous les whigs et les Tories, et l'on ne saurait voir dans la dernière phrase de son discours une arrière-pensée de sacrifier au nouveau Cabinet la cause du rappel de l'union. Les déclarations d'O'Connell ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet; il peut se délier des engagements pris envers sa patrie, et abandonner la cause de la révocation de l'union avant d'avoir obtenu une justice complète. Voici son discours :

« Permettez-moi, Messieurs, dit O'Connell, d'abord tout de suite une question très importante. Des gens qui se disent orangistes annoncent que le 12 juillet il y aura des processions dans le nord de l'Irlande. Si les orangistes ont la fantaisie de faire une prononciation, je ne dirai pas en plein air, mais en pleine poussière, ce n'est pas moi qui m'y opposerai, et grand bien leur fasse ! (On rit.) J'espère bien que les repealers ne s'en mêleront pas. Les orangistes ont le droit de se faire griller au soleil. M. Ray voudra bien écrire sur le champ aux administrateurs du repeal qu'il aient à recommander aux repealers de se tenir tranquilles, à l'ombre. (On rit.)

« Maintenant, j'arrive aux questions du jour, et je dis que nous avons atteint une époque importante et décisive. (Écoutez !) Vous venez d'assister à la chute du plus puissant ministère qui ait gouverné le pays. Sir Robert Peel était arrivé au pouvoir en 1844, épaulé par une imposante majorité. La Chambre des lords et la Chambre des Communes étaient avec lui, et pourtant cette dynastie s'est effacée. Le pouvoir de Peel s'est effacé lui-même, et Peel s'est enfoncé dans l'obscurité d'une situation privée. Si sa chute était utile à l'Irlande, je m'en réjouirais; mais je dois dire que personne ne donna plus que lui une attention soutenue aux maux qui affligeaient certaines parties de l'Irlande. (Écoutez !) Et ce ministre, remarquez le bien, de même qu'il n'avait pas pris le pouvoir par intérêt personnel, l'a abdiqué sans arrière-pensée d'augmenter sa fortune ni de s'entourer de plus d'honneurs. Il a perdu le pouvoir dans une lutte ayant pour but de donner du pain à ceux qui avaient faim et des salaires à ceux qui travaillaient de leurs bras. Ainsi, à la conduite de sir Robert Peel, sous ce rapport, honneur éternel ! (On applaudit.) Et vraiment l'on doit être fier de posséder un homme d'Etat faisant preuve de tant de vertus de nos jours ! Aujourd'hui, notre rôle est bien simple : il faut bien comprendre notre position, savoir sur qui nous avons le droit de compter, et viser aux moyens d'utiliser nos ressources contre nos ennemis. (Écoutez !)

« L'Angleterre n'a jamais occupé une position plus élevée qu'aujourd'hui; son armée a dû les palmes de la victoire à une bravoure sans exemple, et s'il est une ombre à ce glorieux tableau, c'est seulement l'omission d'une mention dans les dépêches officielles sur la vaillance des soldats irlandais ! tous les éloges ont été décernés au nom de l'armée anglaise. L'Angleterre est assurée dans toutes ses relations avec l'étranger; sa misérable querelle au sujet de l'Orégon est elle-même finie. Dieu merci plus de crainte de guerre :

paix et sécurité partout ! le grand triomphe de la ligue contre les céréales a scellé les destinées de l'Angleterre et confirmé mes assertions, quand je disais que les droits légaux pouvaient être assurés par des mesures pacifiques ! (Applaudissements.) M. Cobden a triomphé après sept années d'agitation morale. Nous continuerons de même à faire de l'agitation morale; c'est un bon système, vous le voyez (Applaudissements.) Cobden, cependant, n'eut pas réussi sans le concours des repealers irlandais fraternisant avec les repealers des corn-laws ! 52 membres irlandais ont voté pour l'abolition des lois des céréales; s'ils avaient voté dans un sens contraire, les lois des céréales subsisteraient encore, et je le dis tout haut, afin que s'il plaît au peuple anglais d'être ingrat, il le soit à bon escient, et qu'il sache bien que nous avons été siéger à Londres pour lui donner du pain à bon marché. (Applaudissements.)

« Pourquoi ce ministère habile et fort auquel nous nous étions ralliés a-t-il eu la mauvaise pensée de pré-empter un bill de coercition de l'Irlande ? Sans doute des crimes et des violences désolent certaines parties de l'Irlande; mais un bill de coercition n'était pas un remède à ces maux. Pourquoi un bill nocturne pour réprimer des excès qui se commettent au grand jour ? Sir Robert Peel, traçant à son successeur la ligne qu'il devrait suivre, lui a dit positivement qu'il fallait mettre l'Irlande sur un pied d'égalité avec l'Angleterre. Si lord John Russell ne fait pas cela, son règne ministériel sera de peu de durée. On a dit que je déserterais la cause du repeal. Le peuple irlandais est là pour répondre que j'ai cloué le pavillon du repeal au grand mât, et c'est une cause que je ne cesserai jamais de soutenir, moralement et pacifiquement, quel que soit le ministère. (On applaudit.)

« Je crois venir, ou du moins très prochain, le moment où il faudra faire une enquête sur les circonstances ayant trait à l'adoption de l'acte d'union entre l'Angleterre et l'Irlande. Je vous annonce qu'au commencement de la prochaine session du Parlement, je prendrai l'initiative sur la question du repeal dont je me propose de saisir la Chambre. Le Cabinet actuel peut, s'il le veut, faire du bien à l'Irlande. Pendant la reste de cette session, c'est à peine s'il siégera dans la chambre des Communes assez de membres pour que la Chambre soit en nombre. En conséquence, le Ministère pourra faire plus facilement adopter les bills que je compte bien proposer, et que notre assiduité, à nous membres irlandais, fera passer bien certainement. Si ces bills passent, la cause du repeal pourra être désertée, puisqu'il n'y aura plus de griefs; et nous inviterons le peuple irlandais à faire halte ! »

Univers.

ITALIE.

Mort du comte de Saint-Leu.—On écrit de Livourne à la date du 25 juillet :

« Le prince Louis Bonaparte (le comte de Saint-Leu,) ex-roi de Hollande, est mort aujourd'hui dans cette ville. Frappé subitement dans la matinée d'hier d'un coup d'apoplexie, il est tombé dans un assoupissement léthargique, et s'est éteint ce matin sans crise, sans convulsion. Il était âgé de soixante-huit ans. Le prince, depuis plusieurs années, atteint de paralysie, menait une vie fort retirée; il se tenait complètement en dehors de toute espèce d'intrigues politiques, et supportait avec une rare dignité les vicissitudes de la fortune.

« L'ex-roi de Hollande n'avait auprès de lui, au moment de sa mort, qu'un jeune homme qu'il avait élevé et qui ne le quittait jamais. Un courrier a été expédié à Florence au prince de Montfort, son frère.

« On ignore quelles sont ses dispositions testamentaires. On sait que sa fortune était peu considérable; on ne l'évalue guère qu'à 50 ou 60,000 fr. de reste.

« Des frères de Napoléon, il ne reste plus aujourd'hui que le prince de Montfort, ex-roi de Westphalie, âgé de soixante-deux ans.

DANEMARCK.

—La nouvelle est arrivée, à Paris, dit un journal, que le roi de Danemark a éprouvé dans la nuit du 20 au 21 une congestion cérébrale qui avait mis ses jours en danger. Malgré une saignée abondante, pratiquée aussitôt, son état était encore grave.

AUTRICHE.

—On écrit de Vienne : « Le départ de l'archiduc Ferdinand a été vivement ressenti en Galicie. Ce prince y a dépensé plus de 500,000 fr. de sa propre fortune. La noblesse polonaise qu'il aimait l'a trahi; ami des pauvres, il est très-aimé des autrichiens. On croit que le prince établira sa résidence ici. »

ALGÉRIE.

—Voici quelques détails intéressants sur l'évasion d'un prisonnier français.

Un prisonnier échappé de la déira est arrivé à Tiarret le 12 juin. C'est un jeune homme de 22 ans, nommé Beauprète, neveu d'un agent comptable des subsistances. Voici la substance de son récit :

Il a été pris en novembre dernier avec deux ouvriers, entre Tenez et Cherchel, conduit à Bou Maza, et envoyé par celui-ci à Abd-el-Kader, qu'il trouva, le 11 novembre, dans le pays des Beni-Lent, au moment où il entreprenait son incursion sur les Ouled-Chaïb. Beauprète fut conduit à la déira par les hauts plateaux; il ne fut point mené au dépôt général des prisonniers sur la Moulouïa, mais gardé dans un douar; il ne peut fournir aucune indication de lieux, si ce n'est que le douar est situé dans un pays très-sec et très-chaud.

Le 28 mai (un mois après son départ), Beauprète, accompagné d'un ordre était donné

cuter pendant la nuit. Il fut assez heureux pour s'échapper dans la soirée avec son camarade de chaîne. Ils brisèrent leurs fers avec des pierres à quelque distance du douar, marchèrent trois jours en vivant dans des champs de fèves, et enfin, pressés par la faim, se livrèrent à un douar des Hamyans. Un marabout voulut les contraindre à prononcer la profession de foi des musulmans. Sur son refus, le compagnon de Beauprêtre eut la tête tranchée ; quant à lui, il eut la chance inouïe de s'échapper encore et de gagner à travers le Chott un douar de Harais qui l'ont ramené à Tiaret.

CHINE.

—La dernière malle de Chine a apporté les tableaux du mouvement commercial étranger en 1845 dans les cinq ports de la Chine ouverts au commerce étranger. Ces tableaux ont été dressés par les consuls britanniques résidant dans les dits ports.

Il résulte de ces tableaux que la valeur de l'importation générale de la Grande-Bretagne en Chine s'est élevée de 3,566,318 livres sterling, ou environ 90 millions de francs. C'est une diminution d'à peu près 10 millions sur celle de l'année précédente. L'exportation au contraire a atteint le chiffre de 5,785,117 livres sterling ou environ 127 millions de francs. C'est une augmentation de près de 33 millions sur celle de l'année 1844.

Il faut ajouter cependant que, dans l'importation légale, n'est point comprise l'opinion, dont la valeur fait plus que compenser la différence entre l'importation et l'exportation.

Ainsi donc, en dernière analyse, le mouvement général du commerce de la Grande-Bretagne avec la Chine s'est accru, en 1845, d'une valeur d'environ 25 millions de francs. C'est un progrès sensible.

Parmi les ports dont le commerce a le plus augmenté, se trouve en première ligne le port de Chang-hai, dont les importations et exportations sous pavillon anglais ont plus que doublé dans une année. De la valeur de 2 1/2 millions de livres sterling en 1844, elles se sont élevées chacune à une valeur de plus de 5 1/2 millions de livres. Cette augmentation a surtout porté sur les cotonnades et le coton filé, c'est-à-dire sur les produits manufacturés de la Grande-Bretagne. L'importation de Canton a, au contraire, diminué, tandis que son exportation s'est considérablement accrue.

Un progrès sensible a été fait dans cette année 1845 par le commerce américain. L'importation des Etats-Unis a dépassé 13 millions. C'est une augmentation respective de 5 à 6 millions environ sur l'année précédente.

La France ne figure malheureusement qu'en dernière ligne dans le mouvement commercial de Canton. Elle vient après les Portugais de Macao, les Hollandais, les Allemands des villes anseatiques et même les Suédois et les Danois. Son commerce en 1845 est représenté par la somme insignifiante de 6,318 piastres d'Espagne, c'est-à-dire 28,917 fr., et encore dans cette valeur y a-t-il pour près de 24,000 fr. de riz, importé sans doute de Bourbon ou de Manille. L'exportation française figure pour 93,010 piastres, ou 502,210 fr., dont environ 10,000 fr. de thé. Ce résultat est d'autant plus déplorable, qu'il marque une diminution d'environ 140,000 fr. sur l'importation de l'année précédente.

BEAUTÉS DU CULTE CATHOLIQUE.

Par M. Ruffray, chanoine honoraire de Langres.

Pendant plus de mille ans, dit un illustre écrivain de nos jours, nous voyons que l'Eglise, qui prie dans ses temples sept fois le jour et encore au milieu de la nuit, ne priait pas seule. Les peuples lui faisaient compagnie et se nourrissaient de la manne cachée sous les paroles et les mystères de la divine liturgie. Initiés ainsi au cycle divin des mystères de l'année chrétienne, les fidèles, attentifs à l'esprit, savaient les secrets de la vie éternelle, et, sans autre préparation, un homme était souvent choisi par les pontifes pour être prêtre ou pontife lui-même, afin de répandre sur le peuple chrétien les trésors de doctrines et d'amour qu'il avait amassés à leur source.

Aujourd'hui, les peuples ont abandonné les veilles du Seigneur, et les heures mystiques du jour, les pompes de la liturgie, si ce n'est dans le désert. S'accomplissent au milieu d'un silence qui effraie ; la voix des fidèles ne retentit plus sous les voûtes sacrées ; les enfans de l'Eglise ont oublié la langue de leur mère ! il ne savent plus s'unir à ses fêtes que par une présence muette. . . . Comment est descendue sur nous cette calamité universelle que le pieux Mardochée suppliait le Seigneur d'écartier de son peuple, quand il disait : Ne fermez pas, Seigneur, les bouches de ceux qui chantent vos louanges ?

Nous n'essaierons pas de le dire dans cet article ; après le lumineux exposé que nous en a donné l'illustre évêque de Langres, ce travail est devenu inutile. Qu'il nous suffise donc d'exprimer ici en passant ce que tout chrétien éclairé sent vivement aujourd'hui, c'est que la liturgie doit être, autant que possible, une et immuable, comme le culte dont elle est l'expression. La livrer aux volontés changeantes des hommes, en sorte qu'ils puissent, à leur gré, changer, ajouter et retrancher, c'est là détruire dans son principe et froisser gravement la religion des peuples. Car des changemens dans cette matière, quelque légers qu'ils soient, jettent la confusion dans leur esprit, leur piété s'en alarme, leur foi s'ébranle, chancelle. Ne comprenant plus rien à ces prières et à ces chants de fraîche date, s'ils

écoutent, ils sont forcés de se taire, ne pouvant y prendre part ; et comme il faut bien cependant que leur esprit s'occupe à quelque chose, ils se livrent aux vaines impressions qu'éveillent en eux toutes ces choses vagues auxquelles ils assistent sans y rien comprendre, et par conséquent sans pouvoir rendre à Dieu le culte en esprit et en vérité qu'il exige de sa créature.

Les intentions de l'Eglise à ce sujet ne sont douteuses pour personne. Le but qu'elle poursuit depuis dix-huit siècles, c'est l'unité en tout, parce que, sans unité, il est à craindre qu'il n'y ait plus d'union durable. De plus, personne n'ignore qu'à ses yeux la liturgie est la manifestation et comme une incarnation des choses invisibles de la foi. *Invisibilia ipsius per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur* (1 Rom.). C'est l'image lumineuse du monde invisible ; l'œil qui sait y lire aperçoit à travers la grandeur et la beauté de ses symboles de profonds mystères ; il voit tous les fruits de la rédemption s'épanouir, comme des fleurs divines, dans les pompes de ce culte qui se déploie partout avec tant de grâce et de magnificence, et que le simple fidèle peut comprendre comme le savant, initié depuis son enfance, non seulement par ce qu'il voit, mais surtout par tout ce que lui ont dit ses pieux parents.

Honneur donc aux pieux évêques de Langres, de Gap et de Périgueux, qui, comprenant les vrais besoins de notre époque, ramènent avec force et douceur les troupeaux qui leur sont confiés à l'antique et sainte liturgie romaine, toujours si bonne et si aimée des peuples ! De nombreux prélats se disposent à les imiter dans ces actes qui ont fait tressaillir d'une indicible joie le cœur du Vicaire de Jésus-Christ.

Ils ont bien mérité aussi de la religion, les écrivains courageux qui, sans craindre la critique d'adversaires puissans et prévenus, ont tenté les premiers de ressusciter parmi nous la science liturgique, si longtems dédaignée par ceux mêmes qui avaient mission de nous initier à ses richesses. Parmi ces hommes de cœur que Rome bénira, nous devons placer M. l'abbé Ruffray, auteur des *Adieux du Prêtre*, des *Beautés du Culte catholique* et du *Livre d'Office copié*, humble et seconde trilogie par laquelle il a voulu venir en aide aux besoins de trois classes de chrétiens bien dignes de tout l'intérêt du prêtre catholique. En rendant compte dernièrement de ces ouvrages, l'*Univers* disait le bien qu'ils avaient déjà produit parmi les pieux fidèles, qu'il faut maintenir dans la piété, et parmi les mauvais chrétiens, qu'il faut ramener dans les sentiers de la vérité et de la vertu. Les *Beautés du Culte catholique* nous semblent avoir un mérite supérieur, tant par le fond du sujet lui-même que par le talent mûri de l'auteur et la profonde conviction qu'il met à défendre la sainte liturgie romaine.

Non qu'il ait fait de son livre une œuvre de controverse ; il a toujours rejeté cette pensée comme un obstacle au but qu'il se proposait ; mais en exposant les principes, il invoque le témoignage des anciens liturgistes et confirme leurs jugemens par de judicieuses applications de nos livres romains. A la vue de ces richesses et de ces beautés ignorées qu'il offre en abondance aux regards et à l'admiration du lecteur, comment lui répondre qu'il s'est trompé ? comment prétendre que la thèse générale qu'il veut faire admettre, au profit de l'antique liturgie catholique, repose sur de faux raisonnemens ? Convaincu, ou plutôt persuadé par ces exposés simples et rapides de matières qu'on croyait trop relevées, on se passionne, non pour l'auteur qui se fait oublier, mais pour le sujet qu'il traite avec cette mesure et cette franchise qui plaisent ; on l'admire, on l'aime et l'on se reproche d'avoir si longtems négligé une étude aussi attrayante et dédaigné la liturgie de Rome, si digne cependant de nos respects. Le plan même, par sa simplicité, est de nature à frapper tout lecteur attentif. Divisées en deux volumes, les *Beautés du Culte catholique* traitent, dans le premier, de la partie théorique, c'est-à-dire de l'influence du christianisme sur le monde ; de la nécessité du culte, de son institution, du mysticisme chrétien, du symbolisme de nos temples, de leur mystérieuse dédicace, de la consécration de l'homme par les sacremens, de la beauté des chants, des prières, des cérémonies, du culte des saints, du culte des morts et des tombeaux ; dans le second volume, l'auteur entre dans de grands détails, qu'on trouve néanmoins encore trop courts, sur tout ce qui concerne le sacrifice du matin et le sacrifice du soir, l'ordination des ministres de l'Eglise, la signification mystérieuse de tout ce qui sert à l'autel, de chaque prière, de chaque cérémonie etc., etc.

Cet ouvrage, vraiment remarquable, a fixé les regards de nos chefs religieux les mieux en position de porter un jugement sûr. Nous ne voulons citer ici que le témoignage d'un illustre prélat, que son talent et son zèle placent au premier rang. Voulant encourager dans la personne de l'auteur tous ceux qui travaillent comme lui à la gloire de l'Eglise, il l'a nommé chanoine honoraire de la cathédrale. Cet acte d'un tel appréciateur nous dispense de tout éloge.

Nous ajouterons toutefois un mot, c'est que l'auteur, dans le but de procurer aux plus simples fidèles ce qu'il avait si heureusement fait en faveur des personnes plus instruites, a extrait de son grand ouvrage ce qui concerne l'explication de la messe et des vêpres, y ajoutant, sous une nouvelle forme, les prières ordinaires des Eucologes, les hymnes du Romain et du Parisien. Puisse cet excellent livre parvenir bientôt à la troisième édition, et se répandre, ainsi que les deux autres, dans toute la France ! Les chefs des maisons d'éducation, dont je connais par expérience l'embarras à cette époque de l'année, en feront un excellent prix pour leurs élèves. Je crois pouvoir leur assurer qu'ils y trouveront une instruction solide et un intérêt au moins égal à celui des livres frivoles dont la lecture ne laisse rien dans l'esprit des jeunes gens.

L'abbé S....., chanoine,
ancien directeur d'une maison d'éducation.

VIE DE SAINT ÉTIENNE HARDING, ABBÉ DE CITEAUX.

Nos lecteurs nous ont souvent entendu faire l'éloge de ces vies de saints anglais, écrites par les membres les plus pieux et les plus remarquables de l'école puseyiste. Un jeune écrivain dont les ouvrages ont utilement servi chez nos voisins et chez nous la cause du Catholicisme et de la liberté, M. Jules Gondon, a publié en français, avec l'approbation de plusieurs de nos vénérables évêques, la *Vie de saint Augustin de Cantorbéry*, due à la plume de M. Oakeley, et les plus savans et sévères catholiques n'ont rien trouvé à reprendre dans ce travail, où le traducteur n'avait pas eu à modifier un mot, bien qu'à cette époque l'auteur fût encore engagé dans les liens de l'hérésie. Nous en pouvons dire autant de la *Vie de saint Etienne Harding*, abbé et fondateur de Cîteaux, par M. John Dobrée Dalgairns. C'est un livre charmant, plein de science, et constamment animé des sentimens de la foi la plus tendre et la plus vive. Nous recommandons à nos lecteurs ce brillant tableau de la sainteté monastique au moyen-âge. En lisant la version élégante et fidèle que vient d'en donner Mlle. Mélanie Van-Bervliet, ils comprendront qu'on ait fait à M. Dalgairns l'honneur de lui ravir la paternité de son livre pour l'attribuer à l'illustre M. Newman.

L'histoire de saint Etienne abonde en récits du plus haut intérêt. Elle fait admirablement comprendre le mérite, le bonheur et l'utilité de la vie monastique. C'est une chose douce et humiliante en même temps, pour nous autres, froids enfans de l'Eglise, de voir à quel point les biens qu'elle nous prodigue, et que nous dédaignons quand nous ne les repoussons pas amèrement, paraissent, désirables à ceux qui en sont privés. M. Dalgairns et ses amis, hommes pleins d'intelligence et de cœur, ont été poussés dans le sein fécond du Catholicisme par l'étude de ces belles institutions qui ne manquent pas moins à la générosité de leurs âmes qu'à la prospérité de leur florissante et glorieuse patrie. Qu'il faut que la vérité soit forte, et qu'il faut qu'elle soit belle pour vaincre ainsi les préjugés de la naissance, de l'éducation, de la nationalité et les intérêts les plus considérables de la vie, après l'intérêt du salut ! car c'est de tout cela que ces heureux convertis ont triomphé. Honorons-les, félicitons-les, profitons de leurs travaux et de leurs exemples, et remercions Mlle Van-Bervliet d'avoir mis son ferme talent au service de tant de nobles efforts. Le succès l'en récompensera ; nous ne doutons pas que sa traduction, faite avec goût, imprimée avec soin, ne franchisse bientôt les frontières de la Belgique et ne devienne un des livres les plus goûtés des familles françaises qui aiment et qui prient les saints. *Univers.*

VARIÉTÉS.

LA GROTTÉ D'AJACCIO.

Non loin d'Ajaccio, ville aux maisons blanches, sise entre deux mers, comme Corinthe, on remarque près du golfe des pierres colossales, à demi cachées par les plantes vigoureuses qui les couvrent et les entourent.

Là, chaque matin, en 1774, un enfant venait étudier les leçons que lui avait données à apprendre un oncle dont la maison subsiste encore à la droite du rocher. Là, cet enfant oubliait ses leçons pour courir à la chasse d'un papillon, ou pour regarder une abeille qui bourdonnait de fleur en fleur ; puis il reprenait son livre avec regret, et il se mettait à loger dans sa mémoire les éléments de la grammaire française de M. Lhomond.

Cette grotte est située au milieu d'un plateau couronné de cañiers, d'amaudiers et d'oliviers. On n'y arrive que par une étroite issue. Trois masses de granit d'une énorme grosseur, et qui s'inclinent l'un sur l'autre forment une espèce d'abri ouvert par devant, et que tapisent, au fond, de la mousse et du lierre. L'intérieur a trois mètres et demi de profondeur sur deux de hauteur. On trouve autour de la grotte, comme dans sa cavité, des sièges en pierres, et ces sièges

sont couverts de noms que l'on est venu y inscrire, ainsi que le font les pèlerins à l'autel de l'objet de leur culte. C'est que l'enfant qui oubliait sa grammaire pour un papillon ou pour une abeille, cet enfant, alors pauvre et inconnu, s'appelait Napoléon Buonaparte.

CHEMIN DE FER DU ST. LAURENT ET DE L'ATLANTIQUE.

NOTICE AUX CONTRACTEURS.

DES Propositions seront reçues à l'Office du Chemin de Fer du St. Laurent et de l'Atlantique, No. 18, Petite Rue St. Jacques, dans la cité de Montréal, jusqu'au 24 Septembre pour l'Avancement, la Maçonnerie et le Pontage d'une division de la route s'étendant de la Rivière St. Laurent jusqu'au village de St. Hyacinthe, c'est à-dire, sur une longueur de 30 milles.

Les plans, et spécifications seront exhibés et les informations voulues délivrables à la chambre de l'Ingénieur à l'Office de la Compagnie, le 15 Septembre, ou plus tard.

Les personnes qui offriront de contracter pour l'ouvrage ou une partie, seront requises d'accompagner leurs propositions de références satisfaisantes.

Par l'ordre du Conseil,

THOMAS STEERS,
Secrétaire.

MAISON D'ÉDUCATION POUR LES JEUNES DEMOISELLES,

DIRIGÉE PAR LES DAMES DU SACRÉ-CŒUR.

SAINT JACQUES DE L'ACHIGAN.

District de Montréal.

CET ÉTABLISSEMENT renferme dans son plan d'éducation tout ce qui peut former les jeunes personnes aux vertus et aux connaissances convenables à leur sexe. La nourriture est saine et abondante. Rien n'est négligé de ce qui peut contribuer à entretenir ou à améliorer la santé, et à donner l'habitude de l'ordre, de la propreté et de la bonne tenue. En maladie, on leur prodigue de soins assidus, et la vigilance est continuelle en tous temps et en tous lieux. Un vaste terrain offre aux élèves une agréable promenade.

ENSEIGNEMENT.

Le cours d'instruction renferme l'Étude de la Religion; la Lecture, l'Écriture, la Grammaire française et la Grammaire anglaise, l'Arithmétique, la Géographie Moderne, l'Histoire Sainte, l'Histoire du Canada, l'Économie domestique, la Couture, la Broderie, &c.

CONDITIONS.

Pension entière.	£12 10 5	Par an, payable par quartier, et toujours en avance.
Demi pension.	6 5 0	
Blanchissage.	2 0 0	
Papier, Plumes, Livrés, &c.	1 10 0	

Des Leçons de Piano seront données aux élèves, si les les parens le désirent. Elles seront de £6 par an, payables par quartier et en avance comme les autres articles.

Les ports de lettres, les frais de maladie sont à la charge des parens.

On ne fait aucune remise aux parens quand ils retirent leurs enfans avant la fin du Trimestre, à moins que ce ne soit pour des raisons majeures.

TROUSSEAU.

Les jours ordinaires les élèves peuvent porter tel habillement décent qu'elle veulent ; mais les Dimanches et les Mercredis, elles ont en hiver une Robe de Mérinos vert foncé. L'été elles portent une Robe rose en Dillau. Chacune doit avoir, outre les deux robes de chaque uniforme, une Robe blanche en Malin de ; douze Chemises, douze paires de Bas, douze Mouchoirs de poche, douze petits Coils en toile blanche, douze Serviettes, de table, douze Essuie-mains, trois paires de Draps, deux paires de Couvertures de laine, six Jupes ou Robes de dessous, six Robes de nuit, un Voile blanc et un Voile noir en net uni, un Garde-Soleil, deux Cuillers, une grande et une petite, une Fourchette, un Couteau, un Tumbler, une Boîte à peignes, une Boîte à ouvrage, un Baquet pour les bains de pieds, une Bole pour se laver, etc.

OBSERVATIONS.

Les jeunes personnes non Catholiques seront tenues de se conformer aux exercices religieux publics de la maison. Toutefois, on évite d'exercer aucune influence sur leurs croyances religieuses.

Les parens recevront tous les six mois le bulletin de la santé, de la conduite et des progrès de leurs enfans.

Les élèves ne peuvent recevoir de visite que le Mercredi. Ces visites sont restreintes à celles des pères et des mères, des oncles, des tantes, des frères et sœurs. On n'admettra les autres personnes qu'avec l'autorisation expresse des parens.

Chaque année les élèves auront une vacance de quatre semaines ; elles pourront passer ce temps ou dans leurs familles ou dans l'institution.

Aucune élève ne pourra être admise pour moins d'un trimestre.

Toutes les lettres aux élèves devront être affranchies.

Les parens qui ne résideraient pas dans le village sont priés d'indiquer une personne y résidant, chargée de payer la pension et de recevoir l'élève dans le cas où sa sortie serait jugée nécessaire par quelque circonstance imprévue.

PROSPECTUS D'UNE MAISON D'ÉDUCATION A L'INDUSTRIE.

CE nouvel Institut sous la présidence de M. MANSEAU, Vicaire-Général et curé du lieu, ouvrira ses classes le 23 Septembre.

En attendant l'arrivée des Frères de l'Ordre de St. Viateur qui doivent avoir la conduite de cette Maison, des Ecclésiastiques prendront la direction des classes. On y enseignera la Lecture et l'Écriture tant en anglais qu'en français et les premières règles. Mais il y aura aussi des classes plus élevées où on enseignera l'Arithmétique dans toutes ses branches, la Tenue des Livres de compte, la Géographie, l'Usage des Globes, l'Histoire et le Dessin ; enfin toutes les parties de l'instruction qui sont les plus en usage dans le monde. Dans le cours de l'année, on sera en mesure de donner aussi des leçons de Musique aux élèves pour le Piano et l'Orgue dans le but de former des organistes pour les campagnes.

Les écoliers résideront constamment à l'Académie et y coucheront, afin d'être élevés dans la discipline chrétienne sous la vue de Maîtres Religieux ; mais il leur sera donné un temps convenable pour aller prendre leurs repas chez eux ou à leur maison de pension.

Pour les conditions on pourra s'adresser à Messire Manseau, Président. Les avantages qu'on trouvera dans cet établissement engageront sans doute les parens à y envoyer leurs enfans.

On n'aurait jamais pu choisir un local plus agréable et meilleur pour la santé; la belle rivière de l'Assomption qui passe à quelques arpens de cette maison ne contribue pas peu à la salubrité de l'air, et fournira aux élèves d'agréables promenades les jours de congé. Cette maison étant plus rapprochée de l'Église que du village évitera bien des distractions aux enfans en même tems qu'elle leur donnera le moyen de remplir facilement tous leurs devoirs de religion, et même leurs petits exercices de piété suivant leur goût et leur dévotion.

Une ligne de stage régulière est établie entre le village de l'Industrie et Lavaltrie. Chaque fois que le vapeur touche à cette dernière place, il s'y trouve des voitures commodes pour transporter les voyageurs.

P. S. — Le public est de plus averti que tous les enfans prendront les trois repas au Village et non à l'Académie.

PROSPECTUS

Du Collège de St. Jean, Fordham, Comté de West Chester, New-York.

Cet établissement est situé près du village de Fordham, à onze milles de New-York et à trois de Harlem. Il possède à la fois les avantages d'un air salubre, de la tranquillité nécessaire à l'étude et d'une campagne pittoresque. Le chemin de fer de l'White Plains passe le long de la belle pelouse qui s'étend devant le Collège, et permet d'y arriver en tout tems; les équipages particuliers peuvent aussi s'y rendre par la route de Harlem et de West Farms.

De vastes bâtimens, d'une construction élégante, sont entourés de promenade des terrasses et de jardins qui forment le premier plan d'une belle ferme où, les jours de congé, les élèves peuvent se livrer à tous les exercices nécessaires à leur âge.

Le public sait déjà que Mgr. l'Évêque de New-York, a confié cet établissement aux PP. de la Compagnie de Jésus. Leur intention cependant est de ne rien changer aux principes qui ont présidé à sa fondation, et qui ont produit sa prospérité actuelle. Seulement, le nombre des professeurs sera augmenté considérablement, sans entraîner toutefois un renouvellement de la Faculté.

Les parens, qui honoreront le Collège de leur confiance, peuvent être persuadés qu'ils leurs enfans recevront, sous le rapport physique, tous les soins que demande leur âge. Les plus jeunes surtout seront l'objet d'une attention particulière. Des Frères, formés à cet emploi par l'expérience de toute leur vie, en seront spécialement chargés.

Le gouvernement continuera à être doux et paternel, sans rien relâcher toutefois de la discipline actuellement en vigueur. Aucun élève ne peut sortir du Collège sans être accompagné par un professeur ou un précepteur.

Ceux dont les parens résident à New-York, pourront aller les visiter une fois par trimestre, à moins que des raisons spéciales ne nécessitent une sortie extraordinaire.

Le cours d'instruction comprend l'Hébreu, le Grec, le Latin, l'Anglais, et le Français, avec toutes les branches accessoires d'une bonne éducation. Le cours de Mathématiques est complet et accompagné de l'étude de la Philosophie, de la Physique, et de la Chimie.

La langue anglaise est la seule en usage dans les récréations; mais les élèves d'origine française trouveront dans la société d'un certain nombre des nouveaux professeurs une occasion de ne point oublier leur langue maternelle. Un cours spécial de littérature française sera enseigné dans le Collège.

L'Allemand et l'Espagnol s'y enseignent aussi; mais ainsi que pour la musique et le dessin, les honoraires des maîtres sont à la charge des élèves.

L'année scolaire commence le 1er. lundi de Septembre, et se termine à la mi-Juillet par une distribution solennelle des prix.

PRIX DE LA PENSION, ETC.

Pension et Blanchissage, payables d'avance par semestre. . . . \$200
Honoraires du médecin. . . . 3

Les élèves peuvent se procurer dans la maison les livres classiques, le papier, les plumes et l'encre, ou les faire venir de New-York à leurs frais, s'ils le désirent. Une règle expresse défend d'introduire dans la maison aucun livre qui n'ait été examiné par le Président ou le Préfet des classes.

Le trousseau de chaque élève, à son entrée, doit se composer de trois habillemens d'été et trois d'hiver, six chemises au moins, six paires de bas, six mouchoirs de poche, six serviettes, trois paires de souliers ou de bottes, un chapeau, un paletot ou un manteau.

Chaque élève doit être aussi pourvu d'une timbale et d'un couvert d'argent. Le Collège ne fait point d'avances pour habillemens, à moins qu'une somme équivalente n'ait été déposée entre les mains de l'économiste.

On désire que les parens lui remettent aussi l'argent qu'ils destinent aux menus-plaisirs de leur enfans, pour leur être distribué chaque semaine.

Les parens des élèves qui viennent des pays étrangers ou d'une distance de plus de 500 milles, doivent avoir des correspondances à New-York ou dans le voisinage.

On leur fera parvenir à la fin de chaque semestre un rapport sur les progrès, la bonne conduite et la santé de leurs enfans.

Les lettres doivent être adressées to the President of St. John's College, Fordham, New-York.

AUG. J. THEBAUD, S. J.

22 Juillet 1846.

COLLEGE DE L'ASSOMPTION.

LA rentrée des élèves du collège de l'Assomption aura lieu le 7 de septembre.

COLLEGE DE ST. HYACINTHE.

LA rentrée des élèves aura lieu au collège de Masko le 16 de septembre. On prie bien les parens d'éviter les inconvéniens qui pourraient résulter s'ils n'étaient pas exacts à envoyer leurs enfans sans retard.

J. LAROQUE, Ptre.

AVIS AUX MM. DU CLERGE.

Le Soussigné informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Eglise, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'on ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très grande variété de VINS FRANÇAIS tous d'un choix bien particulier. Le soussigné ayant profité d'une occasion très favorable pour se procurer ces effets à très bas prix, il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'épuiser son Stock au plutôt.

JOSEPH ROY.

A VENDRE, par le Soussigné, au Sault-au-Récollet, MADRIERS, PLANCHES, bois de colombage de toute qualité, de 12 pieds de longueur.

BASILE PICHÉ.

PHARMACIE CENTRALE, (RUE ST. PAUL, No. 69.)

Vis-à-vis J. Roy, l'éc., marchand sur cette rue.

Dépôt Général de Médicaments Français à Patente, Produits chimiques, Parfumeries fines, etc. etc. Consultation des Malades.

22 juin.

Ancien Elève des Hôpitaux de Paris.

PIANOS ORGUES MELODIUMS.

Le Soussigné arrivant maintenant de France, a l'honneur de prévenir les Messieurs du Clergé qu'il a été nommé Agent, pour le Canada, par la MAISON ALEXANDRE DE PARIS, pour la Vente des PIANOS-ORGUES-MELODIUMS, lesquels peuvent être très bien adoptés pour les Eglises, ayant le même son que les Orgues ordinaires, et le prix étant plus à la portée de toutes les fabriques. Deux de ces Orgues arrivent dans quelques jours dans l'Indus et pourront être examinés.

LOUIS DE LAGRAVE,

26 mai.

Rue St. François Xavier.

AVIS.

ON demande pour la paroisse de St. Edouard un INSTITUTEUR pour l'Ecole-Mo-dèle et la place de Maître Chantre. S'adresser à M. PERRAULT curé du lieu.

NOUVEAU TESTAMENT.

A VENDRE AU BUREAU DES MÉLANGES,

L'ÉDITION du NOUVEAU TESTAMENT publiée avec l'approbation de Mgr. l'Archevêque de Québec.

PHARMACIE.

Com des Rues Notre-Dame et St. Denis.

MARCELLIN COTÉ ET CIE., ont l'honneur d'informer les habitants de Montréal et des environs, qu'ils ont ouvert une PHARMACIE et un MAGASIN de DROGUES au coin des Rues Notre-Dame et St. Denis, (directement vis-à-vis l'Hôtel Donegan) où ils offrent à ceux qui voudront bien les favoriser de leur patro age, un assortiment général de

DROGUES, PRÉPARATIONS CHIMIQUES,

MÉDECINES PATENTÉES,

PARFUMERIE, INSTRUMENS DE CHIRURGIE,

ETC., ETC., ETC.

M. COTÉ et Cie., ont l'honneur d'annoncer qu'ils ont constamment en main un assortiment étendu de Boîtes de Médecines Homœopathiques, avec des ouvrages en expliquant l'usage par le Dr. ROSEN-REIN, Praticien Homœopathe, Montréal.—AUSSEI.—Une quantité de célèbres MACHINES ELECTRO-MAGNETIQUES de SHERWOOD.

Le Dr. Côté a son bureau voisin de la Pharmacie où il a l'intention d'exercer sa profession.

N. B.—Eau de Soda et Nectar de Gingembre, à la Fontaine

Montréal, 10 Juillet 1846.

ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELEAU ET LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les MM. du Clergé et le public en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les précieusement qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. Gabriel, faisant face à la rue Ste. Thérèse à quelque pas de leur an-

—ET—
Ils ont l'honneur de prévenir les MM. du Clergé, les Marchands, les Instituteurs et autres qu'ils viennent d'ouvrir un Magasin de Livres d'Ecoles à l'usage des Frères de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

Ils sont prêts à exécuter toutes Reliures de Livres suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un Partage des Ouvrages.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 24 juin 1846.

ORGUES ET CLOCHES D'EGLISES

A MOITIÉ PRIX.

DANS un but de perfectionnement d'architecture et de choix de localités, on vient de démolir à New-York, plusieurs églises dont les dimensions ne convenaient plus à l'accroissement de la ville.

Les diverses fabriques de ces mêmes églises sont désireuses de vendre à grands sacrifices, des Orgues et des Cloches qui quoique d'une grande valeur, ne peuvent cependant plus (pour cause de mode) faire partie de nouvelles constructions.

Le soussigné, se chargera de faire ces précieuses acquisitions, pour MM. les Curés qui voudront bien l'en charger.

Pour Ornemens d'Eglises, s'adresser chez les Sœurs Grises.

J. C. ROBILLARD,

81, Cedar Street,

New-York

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois! Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois, avant l'expiration de leur abonnement.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s 6d.
Chaque insertion subséquente, 7d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. Fabre libraire	Montréal.
D. Martineau, prêtre, vicaire.	Québec.
Fr. Pilote, Directeur du Collège	Ste. Anne.
Val. Guillet, écuyer.	Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE, ÉDITEUR.

IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET JOS. CHAPLEAU.